

Entretien avec Sembène Ousmane

Ousseynou Diop et Danièle Charles

Volume 12, numéro 4, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33946ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Diop, O. & Charles, D. (1993). Entretien avec Sembène Ousmane. *Ciné-Bulles*, 12(4), 28–31.



Sembène Ousmane (Photo: Anita Pentecôte)

«L'organisation traditionnelle africaine ne correspond plus à l'Afrique nouvelle.»

Sembène Ousmane

par Ousseynou Diop

Montréal, le 30 avril 1993. Les neuvièmes Journées du cinéma africain et créole viennent de se terminer. Beaucoup de films, beaucoup de premières œuvres saluées par un public très nombreux, beaucoup de jeunes cinéastes et un invité d'honneur: Sembène Ousmane, le père du cinéma africain mais aussi «le plus jeune» et le plus virulent des réalisateurs, venu présenter son dernier film, *Guelwaar*, à Montréal. Toute sa création, qu'elle soit cinématographique ou littéraire, relève de sa lucidité et de sa conscience profonde du vécu de l'Afrique, de ses espoirs et de ses carences. Parler de cinéma avec Sembène Ousmane, c'est parler du monde, de la politique, du militantisme, de la religion. C'est aborder la vie sans compromis ni condescendance.

Ciné-Bulles: Sembène Ousmane, vous avez reçu votre formation en Union soviétique. À l'époque, vous aviez également demandé au Canada de vous

recevoir comme étudiant en cinéma. L'Union Soviétique a-t-elle influencé votre militantisme? Si vous aviez vécu au Canada, celui-ci aurait-il été différent?

Sembène Ousmane: Pas du tout. Il y a eu des communistes canadiens qui n'ont jamais été en Union soviétique, comme il y en a eu à New York, à Niamey ou ailleurs. Ce n'est pas parce qu'on a étudié dans un pays qu'on en adopte l'idéologie. Ceux qui ont étudié au Canada et aux États-Unis ne sont pas devenus capitalistes pour autant, ni les meilleurs de la profession d'ailleurs! La formation et la création, c'est bien différent. Les premiers Africains qui ont étudié à l'Institut des hautes études cinématographiques (IDHEC), la meilleure des écoles de cinéma, ne sont pas nécessairement de bons cinéastes. D'ailleurs, cette école produit moins de bons cinéastes que de bons administrateurs et de bons directeurs de production. Ce qui pousse quelqu'un à faire du cinéma, c'est autre chose.

Ciné-Bulles: Vous êtes cinéaste et écrivain. Est-ce l'écrivain qui nourrit la créativité du cinéaste ou est-ce le cinéaste qui nourrit la création de l'écrivain?

Sembène Ousmane: Je crois que c'est l'écrivain. Avant de faire du cinéma, j'avais déjà publié des livres et, personnellement, je préfère la littérature au cinéma. Mais les deux donnent plus de possibilités de penser, d'élaborer ses idées. Je suis en même temps cinéaste et scénariste. Mes scénarios sont nourris de mes réflexions littéraires. Si nous prenons le cinéma américain comme modèle de référence, les grands scénaristes étaient des hommes de lettres. Le développement technique du cinéma africain est incontestable, mais au niveau du scénario, il reste beaucoup à faire. Actuellement, les cinéastes africains ne sont pas des scénaristes. Ils connaissent la technique, ils maîtrisent les mouvements de caméra, mais comme scénaristes c'est zéro! Voilà la faiblesse actuelle du cinéma africain mais dans les années à venir, les choses vont changer.

Ciné-Bulles: En vous l'écrivain va-t-il chercher son inspiration dans l'espoir de faire un film ou écrivez-vous un roman pour l'écriture, sans penser au cinéma?

Sembène Ousmane: Quand j'ai le déclic, la littérature prend le pas. Pour *Guelwaar*, c'est mon assistant, Delgado, qui m'a remis une coupure de presse. Je l'ai lue et relue, j'en ai fait la matière d'un livre. Ce n'est qu'après coup que j'ai constaté qu'on pouvait en tirer

un film. J'ai fait le film et le livre va bientôt sortir, mais ce sont deux thématiques différentes.

Ciné-Bulles: *Vous avez réalisé quantité de films qui ont été primés et qui ont remporté un grand succès. Lequel vous a donné le plus de plaisir? Lequel préférez-vous?*

Sembène Ousmane: Ils sont tous mes enfants.

Ciné-Bulles: *Il y a toujours un enfant qu'on préfère!*

Sembène Ousmane: Vraiment, non. Pendant le tournage, je suis tellement absorbé par le film que le monde environnant n'existe plus... Je ne dois avoir qu'une seule préoccupation: comment travailler à ciel ouvert. J'ai conçu quelque chose en laboratoire, en clinique et maintenant il y a la nature qui m'offre autre chose et le tournage diffère. Je ne vis plus avec les humains, je vis avec une partie de mon esprit, mon ambition est d'aller plus loin. Faire un film aujourd'hui coûte cher. Mes partenaires financiers attendent le meilleur de moi et j'ai derrière moi, autour de moi, une masse amorphe qu'il faut galvaniser, soulever. Et quand je travaille avec des acteurs non professionnels, l'attention est requise à chaque instant.

Ciné-Bulles: *J'aimerais me promener avec vous à travers vos thèmes de prédilection, qui reviennent souvent et qui sont très importants dans votre filmographie. D'abord, les femmes.*

Sembène Ousmane: Je les aime.

Ciné-Bulles: *Mais encore?*

Sembène Ousmane: Hé! Qu'est-ce que tu veux, je les aime!

Ciné-Bulles: *Leur importance?*

Sembène Ousmane: C'est une question «européenne»! En Afrique, arrivé à un certain âge, quand vous voyagez, on vous salue, on parle et on vous demande aussitôt «Et votre femme?» Si vous dites que vous n'en avez pas, on vous regarde de la tête aux pieds! La femme accompagne l'homme toute sa vie et c'est la même chose pour elle avec son mari. La femme fait partie de notre vie. Je ne dis pas la mère, je dis l'épouse...

Ciné-Bulles: *Dans *Emitai* en particulier, c'est la femme qui possède la force et le pouvoir. Les décisions sont-elles donc prises par les femmes?*

Sembène Ousmane: Ce sont les femmes qui gouvernent et nous, les hommes, sommes royalement imbéciles de penser que nous avons l'autorité. Nous n'avons pas d'autorité. Dès qu'il y a famille, couple, à la longue, la maîtrise appartient à la femme. Tu as l'autorité domestique en apparence seulement! C'était une erreur de la colonisation de penser que si on gardait les femmes en otages, les hommes cèderaient. Les femmes s'en foutent complètement. C'est aux hommes de décider et, dans ce cas précis, ils ne peuvent pas décider. Chez les Diola, le riz est sacré. C'est le domaine exclusif des femmes et l'homme n'a aucune autorité sur le partage du riz. C'est la femme qui le cultive et le récolte, l'homme ne fait que le transporter des rizières au grenier...

Ciné-Bulles: *Un autre sujet que vous avez abordé notamment dans *le Mandat* et *la Noire de*, c'est celui de l'exode africain.*

Sembène Ousmane: Pourquoi partent-ils? On pourrait ergoter jusqu'à demain. Ils sont parfois obligés de partir, certains pour leur vie individuelle, d'autres pour des raisons politiques. Mais tous, où qu'ils soient, se retrouvent et parlent de l'Afrique. La seule chose déplorable, c'est que tous ces cadres devraient faire un effort et revenir. On ne fait pas la révolution par procuration. Il ne s'agit pas de créer, hors du continent, des associations qui vont révolutionner l'Afrique! Ce sont ceux qui restent qui changent les choses. Le nègre a beau rester en Europe, il ne sera jamais européen. Exceptionnellement, quelques-uns peuvent faire de la figuration mais ils n'auront pas la place. Donc ils rêvent!

Ciné-Bulles: *Un autre combat que vous menez allègrement, en particulier dans *Guelwaar*, c'est contre l'intrusion de l'Occident dans vos affaires en Afrique...*

Sembène Ousmane: Il ne s'agit pas d'intrusion. De tout temps, depuis le XIV^e siècle, les nègres ont collaboré avec l'Occident au détriment des nègres. Nous avons volé des frères pour en faire des esclaves. Nous avons collaboré avec la colonisation. Et maintenant, nos chefs d'état ne sont que les administrateurs de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international. C'est une minorité qui est au pouvoir et qui décide et non la majorité, d'où l'erreur. Mais quand la tête tombe, le reste suit. Comme dit le proverbe du pêcheur: «Le poisson commence à pourrir par la tête». Nous en sommes à

Filmographie de Sembène Ousmane:

1963: *l'Empire sombraï* (c.m.)
1963: *Borom Sarret* (m.m.)
1964: *Niaye*
1966: *la Noire de...*
1968: *le Mandat*
1970: *Tauw* (c.m.)
1971: *Emitai*
1974: *Xala*
1977: *Ceddo*
1987: *Camp de Thiaroye*
1992: *Guelwaar*

plus de 30 ans d'indépendance et nous sommes toujours aussi assistés. Chaque année, l'Europe envoie des tonnes de blé et la plupart de ceux qui nous gouvernent ont des comptes en Suisse, en France et en Angleterre. Ils ont gagné cela où? Pour moi, cela ne change pas de la période de l'esclavage. Des pays africains sont complètement hypothéqués pour les 13 générations à venir. Il n'y a pas d'écoles, les hôpitaux n'ont rien, pas d'aspirine, pas de coton, rien. Et nous voyons nos ministres et nos députés gagner 250 à 300 000 francs et rouler en bagnole dernier cri dans la capitale. Nous devons nous poser des questions! L'intrusion de l'Europe, ce n'est rien. Sur le plan moral, l'Europe n'a rien à nous apprendre mais sur le plan technique, oui. L'organisation traditionnelle africaine ne correspond plus à l'Afrique nouvelle. La manière de vivre de mon père et de mon grand-père n'est plus conforme à la mienne, ni à celle de mon fils et de mes petits-enfants.

Ciné-Bulles: *Vous semblez très pessimiste. Pensez-vous que l'on puisse avoir des visions d'avenir positives avec autant de pessimisme?*

Sembène Ousmane: Il faut connaître la vérité crûment, c'est tout. Prenons les mouvements de révolte des quatre dernières années. Ce ne sont ni les partis politiques, ni les syndicats qui les ont lancés, ce sont des jeunes de 8 à 15 ans qui sont descendus dans la rue pour leur avenir. Nous n'avions jamais vu cela en Afrique parce que, jusqu'ici, on était passé par des méthodes et des modèles européens. J'ai l'impression que la nouvelle génération sait ce qu'elle veut et où elle veut aller. Nous savons que nous n'avons rien mais que nous vivons sur une terre riche, capable de nourrir tous ses enfants. Et c'est vrai ce que les jeunes écrivent: le café, le cacao, le pétrole, l'alloc, nous le vendons à l'Europe mais c'est l'Europe qui en fixe le prix... Et on nous appelle partenaires! En Afrique aujourd'hui, tout le monde parle de démocratie comme si, en 30 ans d'indépendance, la démocratie n'avait jamais existé. La mode est à la démocratie et à la transparence... C'est aussi une autre méthode pour nous avoir, mais nous en sommes conscients. Avant, c'était l'esclavage, on voulait faire de nous des chrétiens. Ils sont venus avec la Bible: quand nous avons ouvert les yeux, nous avions la Bible et eux avaient nos terres. La conquête coloniale, c'était pour nous civiliser, nous apporter le progrès. Cent ans plus tard, il n'y a rien, même si on a instruit des gens — en quantité insuffisante. Mais on a maintenant des médecins et des avocats, il faut tenir compte de ces points positifs.

Ciné-Bulles: *Il y a eu en Afrique une grande échappée vers l'occidentalisation à tout prix. Il semble y avoir aujourd'hui un retour vers une attitude plus traditionnelle...*

Sembène Ousmane: Je ne dirais pas traditionnelle. En Afrique, entre 1960 et 1970, on passait constamment du capitalisme au communisme et ces deux systèmes ont raté chez nous. Certains jeunes sont allés étudier dans des écoles du monde entier, ils en sont revenus avec des contradictions et nous cherchons une synthèse. C'est la seule voie possible, même si elle est étroite. Je me répète, l'Europe n'a rien à nous apporter sur un plan moral. Qui aurait dit qu'un jour le Pape viendrait rencontrer les chefs vaudou! Peut-être que les religions africaines seront reconnues égales aux autres.

Ciné-Bulles: *Jusqu'ici, dans la cinématographie africaine en général, la religion n'était pas un thème important. Depuis deux ans, il semble qu'il soit de plus en plus abordé par les cinéastes. Au dernier FESPACO, cinq films traitaient de religion.*

Sembène Ousmane: Chacun a traité la religion à travers le prisme de sa culture. Et tout se retrouve au niveau des religions classiques africaines. Ce n'est pas un mal, car souvent les tenants du pouvoir sont soit chrétiens soit musulmans et pensent qu'ils possèdent la vérité. C'est faux. On ne doit pas toucher à l'essence de la religion mais bien à son organisation, qui peut devenir une autre forme d'obscurantisme et d'exploitation. Avant, en Afrique, on n'avait pas le droit d'attaquer un député, un chef religieux ou un ministre. Aujourd'hui le cinéma le fait et c'est très courageux...

Ciné-Bulles: *Est-ce un signe avant-coureur de la montée de l'intégrisme musulman?*

Sembène Ousmane: **Ceddo** a abordé ce sujet, mais maintenant nous sommes dans une autre phase. Nous avons tous plus ou moins peur de cet intégrisme qui disloquerait l'Afrique. Dans un pays africain, il n'y a pas que des musulmans. Est-ce qu'ils vont partir un jihad contre ceux qui ne sont pas musulmans? Nous le refusons.

Ciné-Bulles: *Dans Guelwaar, vous montrez le christianisme et l'islamisme comme deux religions importées, face à face, cohabitant dans un même espace, mais à cause d'une mort, l'opposition commence à se faire sentir.*

Sembène Ousmane: À mon avis, il n'y a pas d'opposition mais plutôt des velléités d'une majorité face à une minorité. Toutes les idéologies, quelles qu'elles soient, sont dominantes et uniques et les religions sont des idéologies. Que les religions existent, d'accord mais l'une n'a pas le droit d'envahir l'autre sinon c'est la mort de nos petits États. Dans **Guelwaar**, on peut voir ce problème mais cela ne doit pas devenir une guerre; déjà les cassures sont là. Nous voyons dans certains pays des minorités se replier, se «ghettoïser» et cela, c'est peut-être le plus grand frein de l'Afrique.

Ciné-Bulles: *Après 30 ans de cinéma, que reste-t-il à faire? Pourrait-on comparer le cinéma à la situation de la littérature dans les années 50?*

Sembène Ousmane: Il y a une régression de la littérature. En 1950, en Afrique, il n'y avait pas de cinéastes et tout le mouvement indépendantiste était nourri de la littérature. Maintenant le cinéma est mieux organisé, il a pris le pas. Les cinéastes sont d'une grande culture politique et les sujets qu'ils abordent sont très importants. Il n'y a pas une semaine où, dans le monde, il n'y ait une manifestation cinématographique sur l'Afrique, ce qui ne s'est jamais vu avec la littérature anti-coloniale. Ce qui veut dire que le cinéma a pris le dessus et ce qui est le plus important, pour nous Africains, c'est que l'image rejoint l'oralité et la manière de conter.

Ciné-Bulles: *Que reste-t-il à faire maintenant?*

Sembène Ousmane: Une meilleure organisation de la distribution des films en Afrique et une industrialisation, c'est l'autre étape et nous sommes sur la bonne voie. La Fédération Panafricaine du Cinéma (FEPACI) est le seul regroupement de personnes qui se réunissent volontairement pour parler de leurs problèmes. C'est notre force. Les différentes nations se connaissent bien et sont solidaires: des techniciens burkinabés vont travailler au Sénégal, des Sénégalais vont travailler au Zaïre, et cela en toute fraternité.

Ciné-Bulles: *Vous parlez de l'importance de la FEPACI, pensez-vous qu'il faudrait d'autres festivals pour le développement du cinéma africain?*

Sembène Ousmane: Il nous en faudrait en Afrique australe. Tout ce qui existe est dans l'Afrique arabophone ou francophone. Il y aurait de la place pour un ou deux festivals dans la partie anglophone de l'Afrique. Il y en a un en Afrique du Sud mais nous refusons d'y aller... non pas pour épouser la cause

des noirs, mais tant que les hommes n'auront pas le droit de vote — un homme, un vote — nous n'irons pas. Maintenant qu'ils s'entretuent entre eux, blancs et noirs, c'est autre chose. Nous reconnaissons les blancs d'Afrique du Sud comme des Africains mais ce sont eux, la minorité, qui ne veulent pas accepter la contradiction. Entre le Kenya, le Mozambique, la Gambie, etc, il y a une place pour un festival mais ce ne peut être en Afrique du Sud.

Ciné-Bulles: *Au festival de Ouagadougou, on voit toute la nouvelle génération. Pensez-vous que la relève soit assurée?*

Sembène Ousmane: Avec ce que je vois, je ressens une satisfaction mais il faut travailler, ne pas se croiser les bras.

Ciné-Bulles: *Que pensez-vous avoir apporté à tous ces jeunes?*

Sembène Ousmane: Je n'en sais rien. J'ai fait ce que je pouvais faire. Beaucoup me soumettent leurs scénarios, j'essaie de leur donner du temps et des conseils mais la création est un acte individuel, quelque chose que tu portes dans tes tripes. J'ai 70 ans mais je suis le plus jeune! Je leur dis: «Je vais voir vos films pour ne pas faire la même chose que vous et quand vous voyez mes films vous devez vous dire: je vais devancer le vieux». Cela crée une compétition et comme je ne veux pas me laisser doubler par eux... c'est le marathon de la vie!

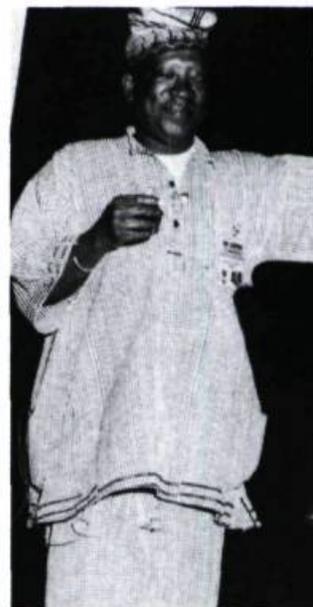
Ciné-Bulles: *Le scénario de votre prochain film est-il terminé?*

Sembène Ousmane: Tout est prêt...

Ciné-Bulles: *Vous êtes venu plusieurs fois en Amérique. Les majors américains ne vous ont jamais appelé?*

Sembène Ousmane: Je ne veux pas travailler avec les Américains. Je ne connais pas les États-Unis et je ne parle pas l'anglais. J'ai fait deux films pour eux, cela suffit! Il faut penser à l'Afrique. Bien sûr, j'aurais peut-être vécu plus aisément si j'avais choisi d'aller vivre là-bas. J'ai vécu en exil avant que mes enfants ne naissent et j'ai appris des autres ce qui faisait leur valeur. J'ai beaucoup appris en Europe, je le reconnais mais... je préfère rester en Afrique. C'est dur mais je dois rester. ■

Transcrit et mis en forme
par Danièle Charles.



(Photo: Anita Pentecôte)